

Commémoration

Guy Wagner

Quiconque s'est senti concerné par l'événement, pourra encore dire aujourd'hui de façon précise où il se trouvait, quand il a appris, mardi, le 11 septembre 1973, la nouvelle du coup d'Etat au Chili.

J'étais avec mes camarades d'examen dans un restaurant pour en fêter la fin, et je l'ai apprise par ma compagne d'alors quand je lui a téléphoné. Nous sommes tous devenus blêmes à la nouvelle, même ceux qui étaient loin d'être des sympathisants de Salvador Allende, et quand une manifestation de protestation s'est organisée spontanément, elle s'est dirigée exactement à l'endroit où elle le devait: devant l'ambassade des Etats-Unis, et dans le cortège, on voyait des gens que jamais auparavant on n'avait vu dans une des innombrables marches de protestation qui se faisaient à cette époque-là, contre l'URSS après le coup de Prague, pour le Viêt-Nam et le Cambodge, contre Franco et le procès de Burgos ou la junte en Grèce.

Cette fois-ci, on a compris! Ce n'était pas pour ou contre un régime politique qu'on manifestait, mais contre le fait que la démocratie elle-même était menacée et écrasée par ceux qui prétendaient en être les plus fervents défenseurs. Aussi des gens de la droite libérale et sociale ne pouvaient qu'être d'accord pour dire que le gouvernement d'Allende respectait scrupuleusement la constitution et la légalité et d'accepter le fait que dans ce Chili lointain, un immense élan avait surgi ayant l'espoir pour ressort.

Tous se disaient à l'époque que si Allende réussissait, il changerait son continent.

Mais c'est précisément ce que les détenteurs du pouvoir aux USA redoutaient, à commencer par Tricky Dicky Nixon, cet ivrogne de président corrompu jusqu'à la moelle, qui, depuis son accession au pouvoir, avait comme idée fixe de chasser ce „son of a bitch" chilien, secondé en cela par le chef de la CIA, Richard Helms, plus tard condamné à deux ans de prison avec sursis, mort dans l'indifférence générale, l'année passée, et enfin, un des pires salopards de la seconde moitié du XXe siècle, Henry Kissinger, qui n'ose maintenant plus aller dans certains pays de peur d'être arrêté pour génocide.

N'oublions pas que le coup d'Etat sanguinaire du Chili a eu un effet de boule: Rien qu'en Amérique latine, il y a eu à partir de 1973, l'Uruguay, l'Equateur, le Pérou et l'Argentine qui sont tombés sous la coupe des militaires, et au Nicaragua, la CIA a dirigé la guerre contre les Sandinistes... sans parler de Chypre – toujours divisée aujourd'hui –, de l'Angola, de l'Ethiopie, de la Guinée, et du Timor Oriental! Tout cela en sept ans!

La pensée est-elle donc si audacieuse de voir dans les avions de l'autre „9/11" s'écrasant dans les tours jumelles, l'image d'un boomerang qui a fait rejaillir sur „God's own people" ce que ses dirigeants ont fait subir au monde?

Quel symbole: Le nombre officiel des morts de Pinochet et celui des attentats du 11 septembre 2001 est presque identique!

Je crois que jamais au Luxembourg, la solidarité n'a été plus grande que pour ceux qui avaient la possibilité de fuir ou de quitter le Chili écrasé.

Ce fut un élan grandiose, soutenu par un grand homme politique, le ministre de la Justice d'alors, Robert Krieps. Lui, faisait tout pour accueillir les gens et leur offrir des possibilités de vivre et de travailler... à l'inverse de son successeur d'aujourd'hui qui fait tout pour expulser les plus faibles et les plus démunis.

L'Histoire, cependant, a déjà fait la part des choses.

Allende, mort, est entré dans la légende plus grand que jamais, alors que Pinochet, vivant, se terre dans son palais et s'enfonce dans la démence et le ridicule.

Le défunt Robert Krieps est devenu l'incarnation du „Juste", alors que la démarche du remuant Luc Frieden laisse beaucoup à désirer.